



“Domaine étranger” dirigé par Jean-Claude Zylberstein

GEORGE ORWELL

Un peu d'air frais



LES
BELLES
LETTRES

GEORGE ORWELL

UN PEU D'AIR FRAIS

*Traduit de l'anglais
par Richard Prêtre*

PARIS
Les Belles Lettres
2024

Titre original :
Coming up for air
© Ivrea, fonds Champ Libre,
Gérard Lebovici, 1983 pour la traduction

© Les Belles Lettres, 2024
pour la présente édition
95, bd Raspail 75006 Paris
www.lesbelleslettres.com

ISBN : 978-2-251-45606-5

Il est mort mais il s'obstine.

Chanson populaire.

PREMIÈRE PARTIE

I

A vrai dire, c'est le jour où j'ai étrenné mon dentier que l'idée m'est venue.

Je me le rappelle très bien. Vers huit heures moins le quart, j'avais sauté du lit pour occuper la salle de bains juste avant les gosses. Un matin de janvier sinistre, avec un ciel gris-jaunâtre, un ciel sale. Par le petit carré de la fenêtre, j'apercevais le jardin de derrière, comme nous l'appelons. Dix mètres sur cinq d'un gazon pelé au milieu, entouré d'une haie de troènes. Il y a le même, avec les mêmes troènes et la même haie, dans chaque maison d'Ellesmere Road. La seule différence, c'est que là où il n'y a pas de gosses le milieu n'est pas dégarni d'herbe.

J'essayais de me raser avec une vieille lame pendant que l'eau coulait dans la baignoire. Mon visage m'était renvoyé par la glace qui me montrait aussi les dents faites pour aller avec — plus bas, dans un verre d'eau posé sur la petite étagère du lavabo. Warner, le dentiste, m'avait procuré cet appareil provisoire, pour me faire patienter.

Je n'ai pas une tête à faire fuir les gens, en réalité. Un teint rouge brique assez répandu, des cheveux d'un jaune paille comme le beurre avec des yeux d'un bleu pâle. Je ne suis ni chauve ni grisonnant, Dieu merci, et avec mes dents je ne parais sans doute pas mes quarante-cinq ans.

Tout en me disant qu'il me faudrait acheter des lames de rasoir, je me plongeai dans la baignoire et me mis à me savonner

les bras (des bras dodus couverts de taches de rousseur jusqu'au coude), puis je me frottais les omoplates avec la brosse. Réduit à mes propres moyens, j'en serais incapable. C'est fâcheux, mais différentes parties de mon individu me sont désormais hors d'atteinte. La vérité est que j'ai tendance à l'embonpoint. Je ne veux pas dire qu'on pourrait m'exhiber à la foire comme un phénomène. Je ne dépasse guère les quatre-vingt-dix kilos, et la dernière fois que j'ai pris mes mensurations, mon tour de taille devait être d'un mètre trente ou quarante — je ne sais plus au juste. Je n'ai pas la bedaine qui pendouille jusqu'aux genoux, je ne suis pas un de ces obèses qu'on trouve dégoûtants. C'est seulement que j'ai le derrière un peu fort, et un petit quelque chose qui me donne l'air d'un tonneau. Vous aurez entendu parler du brave type, allant et robuste, qu'on surnomme sacré gars, et qui est le boute-en-train de la société ? Voilà, c'est moi. En général, on m'appelle le bon gros. Le bon gros Bowling. Mon vrai nom, c'est George Bowling.

Mais à ce moment-là, je ne me sentais pas du tout le boute-en-train de la société. Et je me disais que ces temps-ci j'étais presque toujours d'humeur morose au début de la matinée, en dépit d'un sommeil excellent et d'une bonne digestion. Je savais ce qu'il en était, bien entendu : ces fichues fausses dents ! Grossies par l'eau du verre, elles m'adressaient un rictus horrible, à faire penser à une tête de mort. Ça vous fait un sacré effet de sentir vos gencives qui se touchent — comme d'avoir mordu dans une pomme acide. En outre, vous aurez beau dire, un dentier, c'est quelque chose qui fait date dans une vie. Quand votre dernière dent de naissance vous fait faux bond, le temps où vous pouviez vous prendre pour un grand séducteur dans un film de Hollywood est bien révolu. Et moi je suis un poussah de quarante-cinq ans. En me levant pour me savonner dans les coins intimes, je me regardai mieux. C'est de la foutaise dire que les gros ne voient pas leurs pieds, mais quand même, une fois bien debout, je n'aperçus que la moitié antérieure des miens. Tout en me frictionnant le

bide, je me disais que plus jamais une femme ne s'intéresserait à moi, à moins d'être payée pour ça.

Non qu'à ce moment-là j'aie eu grande envie d'être regardé par une femme. Mais il me semble que ce matin-là j'aurais dû avoir des raisons d'être mieux disposé. Pour commencer, c'était un jour où aucun travail ne m'attendait. La vieille guimbarde avec laquelle je fais mes tournées (il faut vous dire que je suis dans les assurances, la Salamandre Volante : vie, incendies, cambriolages, naufrages et jumeaux — tous risques) était en réparation et, bien que devant passer aux bureaux de Londres pour y déposer différents papiers, j'avais tout le temps devant moi pour aller prendre mon nouveau dentier. De plus, il y avait autre chose qui depuis quelque temps me trottait par la tête. C'est que je disposais de dix-sept livres sterling qui ne devaient rien à personne — personne dans la famille en tout cas. Voici comment la chose était arrivée. Il y a un type du bureau, un certain Mellors, qui a déniché un bouquin intitulé *L'Astrologie appliquée aux courses de chevaux*, où il est démontré que tout dépend de l'influence des astres sur la couleur de la casaque du jockey. Et dans l'une des courses se trouvait une jument, *Épousée du Pirate*, sans aucune chance de figurer, mais dont le jockey arborait une tenue verte, la couleur ascendante d'après les astres. Mellors, très féru de cette affaire d'astrologie, avait misé plusieurs livres sur la jument et m'avait supplié d'en faire autant. En fin de compte, et surtout pour me débarrasser de lui, j'avais risqué dix shillings, quoique en règle générale je ne joue pas. *Épousée du Pirate* était arrivée dans un fauteuil. J'ai oublié la cote exacte, mais ma part se montait à dix-sept livres. Mû par une sorte d'instinct — assez étrange et probablement révélateur d'un tournant dans ma vie —, je mis l'argent à la banque sans en toucher mot à personne. Je n'avais encore jamais rien fait de pareil. Un bon père de famille aurait acheté une robe à Hilda (Hilda est ma femme) ou des souliers aux gosses. Mais j'ai été un bon père de famille pendant quinze ans et je commence à en avoir soupé.

M'étant bien savonné de partout, je me sentis mieux et me laissai couler dans la baignoire, pour penser à mes dix-sept livres et à ce que je pourrais faire avec. Deux choix s'offraient à moi : m'offrir une femme pour le week-end, par exemple, ou alors écouler modestement la somme au fil des jours, à des riens — cigares et doubles whiskies. Je venais d'ouvrir un peu plus le robinet d'eau chaude en méditant femmes et cigares quand ce fut sur les deux marches qui descendent à la salle de bains un boucan pareil à celui d'un troupeau de buffles. Les gosses, bien entendu. Deux gosses dans une maison comme la nôtre, c'est comme un demi de bière dans un verre à bock. Il y eut un piétinement frénétique de l'autre côté de la porte, suivi d'un appel angoissé :

« Papa ! Je veux entrer !

— Pas le moment ! Tire-toi !

— Mais papa ! Je veux aller quelque part !

— Va quelque part ailleurs. Fous-moi la paix. Je suis dans mon bain.

— Pa-pa ! Je veux aller *quelque part* ! »

Rien à faire. C'était la sonnette d'alarme. Le w.-c. est dans la salle de bains — fatalement, dans une maison comme la nôtre. Je vidai l'eau et me séchai aussi vite que je pus. Quand j'ouvris la porte, le petit Billy — le benjamin, il a sept ans — fila devant moi, esquivant la claque que j'allais lui appliquer. Quand j'eus fini de m'habiller et me mis en quête d'une cravate, je m'aperçus que j'avais toujours du savon dans le cou.

Le savon dans le cou, c'est un fichu truc. Ça laisse une impression dégoûtante, et la chose bizarre, c'est qu'on a beau s'éponger, on se sent poisseux tout le reste de la journée. Je descendis de mauvaise humeur, résolu à me montrer désagréable.

Notre salle à manger, comme toutes celles d'Ellesmere Road, est une pièce relativement exigüe, d'à peu près quatre mètres sur trois mètres cinquante, et le buffet en contreplaqué, où sont posés les deux carafons et l'œufrier en argent que la mère d'Hilda nous a donnés en cadeau de mariage, ne nous laisse pas beaucoup de place. Derrière la théière, cette brave Hilda avait son air accablé

habituel parce que d'après le *News Chronicle* le prix du beurre allait encore augmenter — ou quelque chose de ce genre. Elle n'avait pas allumé le radiateur, et même avec les fenêtres fermées on grelottait. Je me baissai pour allumer le radiateur en respirant bruyamment du nez (comme toujours quand je dois me pencher). Cette manœuvre m'attira le regard de côté qu'Hilda m'adresse chaque fois qu'à ses yeux je commets quelque chose d'extravagant.

Hilda a trente-neuf ans, et la première fois que je la vis elle avait tout l'air d'un lièvre. C'est toujours le cas, mais elle est maigre à croire qu'elle se dessèche. Elle a l'expression de quelqu'un qui n'en finit pas de se faire du mauvais sang. Quand les soucis prennent le dessus, elle se met à rentrer la tête dans les épaules et à se croiser les bras sur la poitrine, comme une vieille gitane surveillant le feu de son manger. Elle est de ces gens qui se délectent continuellement à prévoir des catastrophes. Rien que de menues catastrophes, bien entendu. Guerres, tremblements de terre, pestes et famines, révolutions — peu lui chaut. Le beurre qui ne cesse d'augmenter, la note du gaz exorbitante, les souliers des gosses qui sont à bout, la prochaine mensualité à payer pour la T.S.F. — voilà de quoi se compose son répertoire. J'en suis venu à penser qu'elle exulte à se balancer, les bras croisés sur la poitrine, en me prenant à témoin :

« Mais, George, c'est *très* sérieux. Je me demande ce qu'on va devenir. Où veux-tu qu'on trouve l'argent ? Tu ne sembles pas te rendre compte de la *gravité* de la situation... »

Et ainsi de suite, à n'en plus finir.

Elle s'est mise dans la tête que nous finirons à l'hospice. Le plus drôle, c'est que si on devait en arriver là, elle en serait beaucoup moins affectée que moi. Au contraire, elle apprécierait sans doute le fait de se sentir en sécurité.

Les gosses étaient déjà descendus, s'étant lavés et habillés tambour battant, comme c'est le cas quand ils n'ont pas à empêcher quelqu'un d'occuper la salle de bain. Quand je m'assis pour le petit déjeuner, ils étaient en grande bagarre sur l'air de : « Si, tu l'as fait. — Non, je l'ai pas fait ! — Si ! — Non ! »

Ils se seraient chamaillés toute la matinée si je ne leur avais pas dit de la boucler. Ils ne sont que deux, Billy, sept ans, et Lorna, onze ans. J'ai à leur égard un sentiment curieux. La plupart du temps, je peux à peine souffrir leur présence. Quant à leur conversation, elle est tout simplement intolérable. Ils sont à cet âge ingrat où ce qui compte avant tout se ramène à des questions du type règles, plumiers et notes de français. A d'autres moments, surtout quand ils dorment, ce que je ressens pour eux est tout différent. Parfois, pendant les longs soirs d'été, je les regarde endormis avec leurs cheveux bien plus clairs que les miens et j'ai les entrailles toutes retournées, comme il est dit dans la Bible. A ces moments-là, je me dis que j'ai autant d'importance qu'un pois sec, et que tout ce qui compte, c'est l'existence de ces créatures de mon sang, et de les nourrir pendant le temps voulu. Mais c'est seulement à ces moments-là. La plupart du temps, mon existence propre ne me paraît pas du tout négligeable. Je me sens bien dans ma peau, je trouve que je ne manque pas de ressort et que de bonnes choses m'attendent dans la vie. L'idée d'être une sorte de vache à lait harcelée par une bande de femmes et d'enfants ne me dit rien.

Nous n'avons pas beaucoup parlé à table. Hilda était toute à ses idées noires — « Je ne sais pas ce qu'on va devenir » —, en partie à cause du prix du beurre, en partie parce qu'on arrivait à la fin des vacances de Noël et qu'il restait dû cinq livres sterling à l'école pour le trimestre précédent. Je mangeai mon œuf à la coque et me fis une tartine de marmelade sur une tranche de pain coupée menu. Hilda s'obstine à acheter la marque de marmelade *Golden Crown* qui coûte seulement quelques sous la livre. D'après l'étiquette, mais en caractères aussi minuscules que l'autorise la loi, cette marmelade contient « une certaine proportion de jus de fruits neutres ». Je me mis à brocarder le fabricant sur ce ton sarcastique qu'il m'arrive quelquefois de prendre, invoquant les arbres fruitiers « neutres », me demandant à quoi ils ressemblent et dans quels pays ils poussent, et à la fin Hilda s'est mise en colère. Ce n'est pas tant parce que je me payais sa tête, c'est seulement

que de façon obscure elle trouve qu'il est mal de dauber sur tout ce qui permet de faire des économies.

Je jetai un coup d'œil au journal. Rien de bien nouveau. En Espagne et là-bas en Chine ils étaient en train de se massacrer comme d'habitude, on avait trouvé les jambes d'une femme dans la salle d'attente d'une gare de chemin de fer, et l'on se demandait si le mariage du roi Zog n'allait pas être remis en question. Finalement, vers dix heures, un peu plus tôt que je ne l'avais prévu, je me suis mis en route. Les gosses étaient allés jouer dans un des jardins du quartier. Une sale matinée aigrette. Sur le seuil de la porte de devant, une méchante brise frôla ma nuque mal savonnée. Tout à coup j'eus l'impression que mes vêtements ne me tenaient pas au corps, et que j'étais gluant de la tête aux pieds.